

Un bonheur

Autor(en): **Cellini, Maria**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 52

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182471>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Redaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 27 Décembre 1873.

Requiem æternam dona ei Domine! et lux perpetua luceat ei!

Ah ça ! quel latin chantez-vous là ? me dira-t-on. — Je chante les deux premières lignes de la messe des morts, ne sachant trouver d'autres paroles pour prendre congé de l'année 1873.

Seigneur, donnez-lui le repos éternel, et que la lumière luise sur elle : Lumière sur les colloques de Vienne, de Berlin et de Pétersbourg ! lumière sur Versailles ! lumière sur les questions religieuses et politiques ; lumière enfin ! c'est-à-dire probité, vérité, sentiments avouables.

Dans la campagne, loin des grandes routes, règne un silence solennel. Pas le moindre bruit. L'oiseau se tait. Le feuillage a disparu. De temps en temps quelque feuille morte, restée en arrière, tombe mélancoliquement sur le sol.

Et pourtant, là-dessous, il y a un avenir, une saison nouvelle. Ce n'est pas le silence de la mort, c'est celui de l'attente. Néanmoins, ce silence saisit. On sent le besoin de s'entourer des siens pour terminer l'année qui finit, et prendre dans l'union du foyer domestique des forces pour commencer la nouvelle année.

Hélas ! nos rangs se sont bien éclaircis ; on y remarque des lacunes ; nos regards attristés se portent douloureusement sur des places devenues vides. Mais ici encore ce n'est qu'une mort apparente et qui couve un avenir ! On se reverra !

A proprement parler, il n'y a que les enfants qui se réjouissent au nouvel an.

Chose curieuse, ne leur apprend-on pas à réciter des compliments, à écrire des lettres à leur père, à leur mère, à qui ils peuvent, à qui ils doivent parler en toute confiance, chacun des 365 jours de l'année !... C'est une formule comme il y en a tant.

Et pourquoi dois-je, en rencontrant un ami dispos et bien portant, lui demander d'un ton sérieux : « Comment vous portez-vous ? » comme si on lui supposait une maladie secrète.

Eh bien ! adresser cette sottise à quelqu'un, c'est faire acte de convenance et de politesse. Nous classons au même rang les félicitations de nouvel an. Car enfin, mon cher, de quoi, au juste, me félicitez-vous ? De ce que hier c'était le 31 décembre,

et qu'aujourd'hui c'est le 1^{er} janvier ? Mais ce n'est pas moi qui ai fait cela. Me félicitez-vous peut-être de ce que j'ai une année de moins à passer dans cette cohue qui m'entoure ? Ce serait plus raisonnable. Mais telle n'est point votre idée. Vous me souhaitez, dites-vous, une bonne année. Aucun vœu ne saurait modifier ce qui doit arriver. Mais, avec toutes vos protestations d'amitié, vous aurez soin de renchérir le plus possible ce que je veux acheter, et si j'entreprends un commerce ou quoique ce soit d'autre, vous me ferez concurrence.

Du haut au bas de l'échelle, c'est la même chanson. On va flatter les vieux parents, choyer les oncles et les tantes sans enfants, courtiser les gens en place, pour en tirer pied ou patte. Le jour de l'an, c'est inouï comme on vous aime, comme on vous adore pour.... mais il faudrait trop de *pour*.... pour tout dire.

Le *lendemain*, c'est autre chose. On calcule combien on a donné et combien on a reçu. On cherche à se souvenir si ceux à qui on a parlé ou donné avaient l'air ouvert ou contraint, amical ou froid.

Le *surlendemain*, si à la balance de vos comptes, de vos livres, ou bien pour éviter une altercation avec le propriétaire de maison qui réclame le loyer, vous allez vers tel ou tel grand dévouement, telle ou telle amitié.... — Mon ami, nous sommes revenus à la saison ordinaire de janvier, vous répondra-t-on ; le thermomètre est à la *glace* et le baromètre annonce la neige.

Somme toute, l'*Union du Crédit vaudois*, qui ne vous a pas cajolé, qui ne vous a pas fait ses compliments d'usage, sera encore l'ami fidèle à la porte duquel vous pourrez aller heurter avec confiance.

Plaisirs !..... des nuits libres et des bals masqués.

Nous laissons à ceux qui les fréquentent le soin de nous dire et même de nous cacher ce que cela rapporte et les souvenirs qu'ils laissent après eux.

J. Z.

Nous sommes heureux d'offrir aujourd'hui à nos lecteurs une charmante poésie que Madame Cellini a bien voulu nous donner après l'avoir dite avec grand succès dans une de ses conférences à l'Hôtel de ville. En lisant cette pièce, nos lecteurs ne seront pas surpris d'apprendre que les succès de M^{me} Cellini, au milieu de nous, vont toujours croissant et c'est avec plaisir que nous annonçons à nos lecteurs

de Morges qu'elle se fera entendre dans cette ville le mercredi 7 janvier, à 7 heures du soir.

Les personnes qui désireraient se procurer le volume de poésies de M^{me} Cellini, peuvent se faire inscrire au Bureau du *Conteur vaudois*.

Un bonheur.

Dans mes jours la joie est bien rare ;
Mais, par une étrange faveur,
Le ciel, pour moi toujours avare,
Vient de me donner un bonheur.

Hier, je dînais à table d'hôte,
Solitaire dans ces festins,
Où les touristes, côte à côte,
Se rencontrent soirs et matins ;

Et je conversais en silence
Avec l'esprit plein de douceur,
Qui me parle avec bienveillance
Et me répond au fond du cœur ;

Et j'allais porter à ma bouche
Le cristal plein d'un vin joyeux,
Quand une frêle et folle mouche
Y tomba tout à coup des cieux.

Elles étaient deux dans la chute ;
Je le vis très distinctement ;
Mais, dans l'effroyable culbute,
L'une se sauva prestement.

Et mes yeux suivaient la volage,
Dans les airs cherchant le plaisir,
Tandis que, dans ce grand naufrage,
Sa bien-aimée allait périr.

J'eus pitié de l'insecte fragile,
Que brisait un immense effort,
Et sauvai cet être fragile
Tombé de l'amour dans la mort.

Je soulevai la pauvre bête,
Ivre de terreur et de vin,
Ayant deux fois perdu la tête
Dans cette chute et dans ce bain.

Sur la blanche nappe posée,
Je la vis reprendre ses sens,
Sécher sa poitrine épuisée,
Essuyer ses yeux languissants,

Et croiser ses pattes rapides
Sur son dos velu, ruisselant,
Soulevant les voiles humides
De ses ailes, en les roulant.

Puis, je la vis leste et pimpante,
Faire quelques bonds, quelques pas,
Redresser sa taille élégante,
Et tirer son buste et ses bras.

Je l'entendis, dans son langage,
Jeter un cri de liberté,
Cri plein de joie et de courage,
Et d'espérance et de fierté.

Et je la vis, ouvrant ses ailes,
Rapides comme deux éclairs,
Volant vers des amours nouvelles,
Chercher un amant dans les airs.

Devant moi souriait, surprise,
Une jeune femme à l'époux
Dont elle se montrait éprise,
Bien qu'il eut les yeux d'un jaloux ;

Et je dus leur sembler stupide,
Car dans mes yeux, certainement,
Ils lurent le charme limpide
Qui les éclairait un moment.

Il est vrai, j'étais puérile :
— Rendre une mouche à la clarté ! —
Nulle œuvre ne fut plus stérile ;
Rien ne dut moins m'être compté.

Qu'était cet insecte en folie
Dans l'immense création,
Pour croire, en lui sauvant la vie,
Faire une si bonne action !

Oui, vraiment, c'était bien la peine
D'en interrompre son dîné
Et de suspendre son haleine
A ce bonheur désordonné !...

Cet insecte, à l'Être Suprême,
A tout autant coûté que moi :
Il lutte, il chante, il souffre, il aime,
Il a son but, il suit sa loi.

Et son sein, d'une joie immense,
Va bondir, d'être transporté,
En retrouvant son existence,
De la mort dans la volupté.

Voilà pourquoi je ne puis dire
Ce qui se passa dans mon cœur,
En me figurant le délire
Qui préludait à ce bonheur.

J'avais ma part de cette ivresse,
Elle était mon œuvre et mon bien ;
Il me semblait, dans ma tristesse,
Que ce bonheur était le mien.

Et j'eus l'illusion étrange
Qu'en s'envolant dans le ciel bleu,
Cet insecte se faisait ange
Pour le raconter au bon Dieu.

Maria CELLINI.

Chambéry, 1^{er} juin 1873.

Onna consultachon.

L'ai avai dein on veladzo dau district d'Etzaleins on bon vill'hommo qu'étai venu bin malado. Sa fenna dit au plie grand de sé zeinfants : François, te faut allà au maidze.

— Adieu mon valet, que dit tou dé bon ? que lai fà lo maidze.

— Ma mère m'einvouié vers vo po mon père que bin malado. Vouaique de l'igue.

Lo maidze vouaité bin la botollie et l'ai dit : Ton père est ma fà bin malado, mon valet ; son mô vint dai poumons et son ne lo copé pas au court devindrâi dandzerâu. Et poui faut lo féré baire su d'âi tîté d'artichaud po l'âi nettayi la billa.

Quant lo valet revint à la mâison, sa mère lai demanda : que t'a de lo maidze mon einfant ?...